

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

CHARLOT

ou la Comtesse de Givry.

VOLTAIRE

Pièce dramatique — 1767

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

JULIE	66 rép.	CHARLOT	20 rép.
MADAME AUBONNE	65 rép.	COURRIERS	13 rép.
L'INTENDANT	49 rép.	DOMESTIQUES	1 rép.
LA COMTESSE DE GIVRY	46 rép.	Tous	1 rép.
LE MARQUIS	36 rép.	PEUPLE	1 rép.
BABET	34 rép.	Roi	1 rép.
GUILLOT	34 rép.		

Personnages muets & suite : HENRI IV, GARDES, SUITE DE HENRI IV

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	33
ACTE III	57

ACTE I

SCÈNE I

L'Intendant de la maison est à une table, un Courrier en bottes, à côté ; Madame Aubonne, nourrice, coud, et Babet file à un rouet ; une Servante prend des mesures avec une aune, une autre balaye.

(Le théâtre représente une grande salle où des domestiques portent et ôtent des meubles.)

(Il sort.)

L'INTENDANT *(écrivain)*

Quatorze mille écus !... Ce compte perce l'âme...
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER

Faut-il attendre ?

L'INTENDANT

Eh ! oui.

5

BABET

Que ce jour sera beau,
Madame Aubonne ! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi ; ce bon maître !

MADAME AUBONNE *(cousant)*

Il est vrai.

BABET

Mais cela devrait vous déridier.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou boudier.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

10

MADAME AUBONNE

Quand on porte lunette, ou rit peu, mes enfants.
Ris tant que tu pourras, chaque chose a son temps.

15

LE COURRIER *(à l'intendant)*

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT

La fête sera chère...
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER

Faites donc vite.

MADAME AUBONNE

Hélas ! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot, mon enfant, pourra servir sous lui.

20

L'INTENDANT

Le bon prince !

LE COURRIER

Allons donc.

L'INTENDANT

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville en Champagne...

25

LE COURRIER

Dépêchez.

L'INTENDANT

Il était, comme chacun le dit,
Le premier à cheval et le dernier au lit.

LE COURRIER

Quel bavard !

L'INTENDANT

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

30

LE COURRIER

Aura-t-il bientôt fait ?

(Madame Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte ; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou ; une servante qui balayait s'approche, et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

L'INTENDANT

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissé surprendre :
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

35

MADAME AUBONNE *(se levant)*

Les pauvres gens !

BABET

Eh bien ?

LE COURRIER

Achevez donc.

L'INTENDANT *(écrivain)*

Le roi...
Quatorze mille écus en six mois...

40

LE COURRIER

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT *(écrivain)*

Je m'y perds quand j'y pense !...
Le roi les rencontra... Son auguste clémence...

45

(Ici, tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

BABET

Leur fit grâce sans doute ?

L'INTENDANT

Hélas ! il fit bien plus ;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.
« Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,
Et s'il en avait plus, vous auriez davantage. »

50

(ENSEMBLE)

TOUS ENSEMBLE

Le bon roi ! le grand roi !

(Il tire son mouchoir, et s'essuie les yeux.)

L'INTENDANT

Ce n'est pas tout ; le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim ;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

LE COURRIER

Vous me faites pleurer.

55

MADAME AUBONNE

Je l'aime !

BABET

Je l'adore !

L'INTENDANT

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse admise à l'audience,
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
« Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas ;
Ils me pressent de même au milieu des combats. »

60

LE COURRIER

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET

Oui, ça m'en donne aussi.

65

L'INTENDANT

Qu'en dites-vous, nourrice !

MADAME AUBONNE *(se remettant à l'ouvrage)*

Ah ! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT

Je prétends aujourd'hui

Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir, près d'un couvent...

70

LE COURRIER

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT

C'est bien dit... la voila... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras :
Tu partiras en hâte ; en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir a quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure...
Quatorze mille écus ! et cela clair et net !...
On en doit la moitié... Va vite.

75

LE COURRIER

Adieu, Babet.

BABET *(reprenant son rouet)*

La nourrice toujours dans son chagrin persiste,
Faites-lui quelque conte.

80

L'INTENDANT

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement ; et j'en suis bien marri.

MADAME AUBONNE

Je le suis plus que vous.

85

L'INTENDANT

Votre fils, au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

MADAME AUBONNE

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT

Oh ! non :
Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

90

MADAME AUBONNE *(cousant)*

À l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT *(écrivain)*

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;
Quand le coeur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II

Les Précédents, Guilot, accourant.

GUILLOT

Ah ! le méchant marquis ! comme il est malhonnête !

95

MADAME AUBONNE

Eh bien ! de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLLOT

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent :
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins, jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul, mais deux !

BABET

Bon ! c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté ; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

100

MADAME AUBONNE

Allons, console-toi.

L'INTENDANT (*écrivain*)

La chose est mal pourtant... Madame la Comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens ; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

105

GUILLLOT

Sans doute.

L'INTENDANT

Et fort lent à payer.

110

GUILLOT

Ça peut être.

L'INTENDANT

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT

Oui.

L'INTENDANT

C'est un innocent.

GUILLOT

Pas tant.

115

BABET

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis ?

GUILLOT

Il est jaloux, il t'aime.

BABET

Est-il bien vrai ?... Tu dis
Que je plais à monsieur ?

120

GUILLOT

Oh ! tu ne lui plais guère ;

Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits ;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET

Monsieur m'aimerait donc ?

125

MADAME AUBONNE

Quelle sottie folie !
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui, dans la maison,
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai longtemps, que je formai moi-même :
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

130

GUILLOT

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois ?
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'il me laisse Babet ; parbleu, chacun le sien.

135

BABET

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT

Oui, de tout mon courage ;
Je t'aime tant, vois-tu, que quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait,
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,

140

Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesants soufflets que j'ai reçus en gage.

MADAME AUBONNE

Des soufflets à mon fils !

145

GUILLOT

Eh !... j'entends si j'osais...
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT *(se levant)*

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant...
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant...
Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, et que partout on vante :
Madame la Comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

150

155

SCÈNE III

Les Précédents, Le Marquis.

(Tous se lèvent.)

(À Guillot.)

LE MARQUIS

Mon vieux faiseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet ; bonjour, ma vieille bonne...
Ah ! Te voilà, maraud ; si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger je t'assomme à l'instant.

160

GUILLOT

Quel diable de marquis !

LE MARQUIS

Va, détale.

165

BABET

Eh ! de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

MADAME AUBONNE

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

170

LE MARQUIS

Allez, vous radotez... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT

Je n'en ai point, monsieur.

175

LE MARQUIS

Ayez-en, je vous prie,
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse, et pour d'autres plaisirs.
J'ai très peu d'écus d'or, et beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

180

L'INTENDANT

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là ? quoi ! dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner ;
Je vois qu'il a raison.

185

MADAME AUBONNE

Fi ! quel discours infâme !
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allatai,
Que vous auriez un coeur si plein de dureté.

190

LE MARQUIS

Vous m'ennuyez.

MADAME AUBONNE *(pleurant)*

L'ingrat !

GUILLOT *(dans un coin)*

Il a l'âme bien dure,
Les mains aussi.

195

BABET

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi ! vous, méchant !

LE MARQUIS

Eh ! si fait.

BABET

Non, vous ne l'aimez pas.

200

LE MARQUIS

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime... comme il m'aime... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT *(écrivain)*

Et l'argent davantage.

(À Guillot, qui est dans un coin.)

LE MARQUIS

Donnez-m'en donc bien vite... Ah ! ah ! je t'aperçois ;
Attends-moi, malheureux !

205

SCÈNE IV

Les précédents, La Comtesse.

LA COMTESSE

Eh ! qu'est-ce que je vois ?
Je le cherche partout : que ses moeurs sont rustiques !
Je le trouve toujours parmi des domestiques.
Il se plaît avec eux ; il m'abandonne.

210

MADAME AUBONNE

Hélas !
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE

Consolez-vous, nourrice ;
Mon coeur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit : on pourra l'attendrir.

215

MADAME AUBONNE

Ah ! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,

Étant cru mort longtemps, vous sauvâtes sa vie :
Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

220

MADAME AUBONNE

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son âme !

LE MARQUIS

Que de contrainte !

225

LA COMTESSE *(à l'intendant)*

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte ;
Cela pourra monter tout au moins... à...

(À ses gens.)

(Ils sortent.)

LA COMTESSE

Qu'importe ?
Le coeur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
Laissez-moi, je vous prie.

230

SCÈNE V

La Comtesse, Le Marquis.

LA COMTESSE

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire, 235
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que, depuis votre enfance,
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;
Que vos maîtres divers et votre précepteur, 240
Par leurs soins vigilants révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre :
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez 245
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Faisait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie, 250
Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très bons officiers qui ne savaient pas lire. 255

LA COMTESSE

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.

J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs moeurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage(6).
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir ;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très orné.

260

LE MARQUIS

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

265

LE MARQUIS

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE

Il faudra que, dans cet heureux jour,
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

270

LE MARQUIS

Elle est riche ? tant mieux ;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE

Se peut-il, à votre âge,

Que du seul intérêt vous parliez le langage ?

275

LE MARQUIS

Oh ! j'aime aussi Julie ; elle a bien des appas ;
Elle me plaît beaucoup ; mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE

Ah ! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur
Et la grossièreté ne gagne point un coeur.

280

LE MARQUIS

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis : pourquoi ? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu ;
Leur âme en est empreinte ; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il ? savoir vivre.

285

290

LE MARQUIS

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré ;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que le dise,

295

Que le savant Charlot la suive et la courtise
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE

Vous vous moquez de nous :
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS

Oui ; je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

300

LA COMTESSE

Auriez-vous bien le coeur à ce point endurci ?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?
Je dois tout à sa mère ; oui, je lui dois mon fils :
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre : ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance ;
Si vous étiez ingrat, que pourrai-je espérer ?
Pour ne vous point haïr il faudrait expirer.

305

310

LE MARQUIS

Ah ! vous m'attendrissez ; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentiments.

LA COMTESSE

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respects, un mot encor plus doux.

315

LE MARQUIS

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE

Dites-le donc du coeur, ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI

La Comtesse, Le Marquis, Charlot.

LA COMTESSE

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

320

LE MARQUIS *(se détournant)*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT

Elle pleure toujours ;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,
Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce coeur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.

325

330

Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
 Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
 Le roi des coeurs bien nés, le roi qui des Ligueurs
 A par tant de vertus confondu les fureurs,
 Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites ; 335
 Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
 Mon âme en gémissant se pourrait arracher.
 La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
 Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
 On m'a si fort vanté sa bonté, son courage, 340
 Que mon coeur tout de feu porte envie aujourd'hui
 A ces heureux Français qui combattent sous lui.
 Je ne veux point agir en soldat mercenaire ;
 Je veux auprès du roi servir en volontaire,
 Hasarder tout mon sang, sûr que je trouverai 345
 Auprès de vous, madame, un asile assuré.
 Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse ?

LA COMTESSE

Va, j'en ferais autant, si j'étais à ta place.
 Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi
 Autant d'empressement et de zèle que toi. 350

LE MARQUIS

Eh, mon Dieu ! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
 A notre ami Charlot ? l'accolade est bizarre !

LA COMTESSE

Aimez-le, mon cher fils ; que tout soit oublié.
 Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS

Eh bien ! la voilà... mais...

355

LA COMTESSE

Point de mais.

CHARLOT PREND LA MAIN DU MARQUIS *(et la baise)*

Je révère,
J'ose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix ;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

360

LE MARQUIS

Va... je suis très content.

LA COMTESSE

Son bon coeur se déclare ;
Le mien s'épanouit... Quel bruit ! quel tintamarre !

SCÈNE VII

Plusieurs Domestiques en livrée, et d'autres gens entrent en foule ; Guillot, Babet, sont des premiers ; Julie, Madame Aubonne, dans le fond elles arrivent plus lentement ; La Comtesse est sur le devant du théâtre avec Le Marquis et Charlot.

GUILLOT *(accourant)*

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES

C'est le roi.

365

GUILLOT

C'est le roi, c'est le roi.

BABET

C'est le roi ; je l'ai vu tout comme je vous vois.
Il était encor loin ; mais qu'il a bonne mine !

GUILLOT

Donne-t-il des soufflets ?

LA COMTESSE

A peine j'imagine
Qu'il arrive si tôt ; c'est ce soir qu'on l'attend :
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

370

JULIE

Je vous suis... Je rougis ; ma toilette
M'a trop longtemps tenue, et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui ?

375

GUILLOT

Ne le voyez-vous pas
Qui vers la basse-cour avance avec fracas ?

BABET

Il est très beau... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

380

LA COMTESSE

Oh ! je n'entends plus rien.

JULIE

Ce n'est pas lui.

BABET *(allant et venant)*

C'est lui.

GUILLOT

Je m'y connais fort bien.
Tout le monde m'a dit : C'est lui ; la chose est claire.

385

L'INTENDANT *(arrivant à pas comptés)*

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame, un postillon que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste, et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellents pâtisseries, d'acteurs italiens,
Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors, et des trompettes,
Des faiseurs d'acrostiche, et des marionnettes.
Tout le monde a crié le roi sur les chemins ;
On le crie au village, et chez tous les voisins ;

390

395

Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire ;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire(8).

GUILLOT

Nous voilà tous bien sots !

400

LA COMTESSE

Mais quand vient-il ?

L'INTENDANT

Ce soir.

LA COMTESSE

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

405

(Ils sortent : la comtesse reste avec la nourrice.)

LE MARQUIS

Mon Dieu, que ce Charlot m'ennuie !

LA COMTESSE

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
À bien placer ton fils mes vœux sont résolus :
Il servira le roi ; je ferai sa fortune :
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux ; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

410

MADAME AUBONNE

Vous me rendez confuse, et mon âme attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

415

LA COMTESSE

Qui donc en est plus digne ?

MADAME AUBONNE (*tristement*)

Ah !

LA COMTESSE

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

MADAME AUBONNE

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

420

LA COMTESSE

Va, fais danser nos gens avec les violons.
Ton fils nous aidera.

MADAME AUBONNE

Mon fils !... Madame... allons.

ACTE II

SCÈNE I

Julie, Madame Aubonne, Charlot.

JULIE

Enfin je le verrai ce charmant Henri Quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigneurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des Ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

425

CHARLOT *(dans un coin)*

Elle aime ce grand homme ; elle est tout comme moi.

430

JULIE

Lisette à me parer a réussi, je crois.
Comment me trouvez-vous ?

MADAME AUBONNE

Très belle et très bien mise,
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux

435

D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE

Oui, ses yeux seulement... Il a le coeur fort tendre ;
On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre ;
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet...
Eh ! mon Dieu ! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

440

(Il sort.)

CHARLOT

Un bouquet ! allons vite.

MADAME AUBONNE

Eh bien ! belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie ;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

445

JULIE

Hélas ! comment veut-on que mon coeur soit touché ;
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché ?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour ;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer ;

450

455

Il ose être jaloux et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère :
Le fils me fait trembler ; quel triste caractère !
Ses airs et son ton brusque, et sa grossièreté, 460
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une âme honnête et tendre.
J'aurais voulu chérir mon mari.

MADAME AUBONNE

Parlez net ; 465
Développez un coeur qui se cache à regret.
Le marquis est haï.

JULIE

Tout autant qu'haïssable :
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer. 470
De quinze ans de bontés je dois trop me louer :
Je percerais son coeur d'une atteinte cruelle ;
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentiments, mes chagrins et mes vœux.

MADAME AUBONNE

Ce mariage-là fera des malheureux. 475
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice ?

JULIE

Et moi, que devenir, comment faire, nourrice ?
Tu ne me réponds point, lu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

MADAME AUBONNE

Hélas !

480

JULIE

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose ?
Tu sais la gouverner ; ton avis en impose ;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer.
Mais réponds donc.

485

(En pleurant.)

MADAME AUBONNE

Hélas !... oui, ma belle Julie...
Votre demande est juste... elle sera remplie.

SCÈNE II

Julie, Madame Aubonne, Charlôt.

CHARLOT

Madame, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE

Ce n'est point là le mien ; le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli !... Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

490

MADAME AUBONNE

Il veut servir le roi.

JULIE

Nous le regretterons.

495

CHARLOT

Je fais ce que je dois

Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques.

Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.

Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.

Pour ce généreux roi mon coeur est plein d'amour ;

500

Oui, je voudrais servir Henri Quatre et ma dame.

JULIE (*à Mme Aubonne*)

La bonne, vous pleurez !

MADAME AUBONNE

J'en ai sujet : mon âme

Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE

Quoi ! pouvez-vous sans joie et sans vous attendre,

505

Voir un fils si bien né, si rempli de courage,

Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge ?

MADAME AUBONNE

Il paraît en effet digne de vos bontés ;

Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE

Votre amour est bien juste, il est touchant, ma bonne ;
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin ?... Ça, dites-moi, Charlot...
Non... monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot... convient mal... à toute sa personne !

510

MADAME AUBONNE

Oh les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

515

JULIE

Charlot !... Ma bonne !

MADAME AUBONNE

Eh quoi ?

JULIE

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis ?
L'art n'a rien pu sur l'un ; dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

520

MADAME AUBONNE

Vous le flattez beaucoup.

(À Charlot.)

JULIE

Le roi vient aujourd'hui ;

Je dois avoir l'honneur de danser avec lui...
Je voudrais répéter... Vous dansez comme un ange.

525

CHARLOT

Je ne mérite pas...

JULIE

Cela n'est point étrange :
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts,
Qui de nos courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique ;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait...
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux vous ayant pour modèle.

530

CHARLOT

Ah ! vous seule en servez... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon,
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

535

JULIE

Mon Dieu ! non...
Vous chantez à merveille ; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence :
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

540

(Elle s'assied ; ils dansent, et Charlot chante.)

MADAME AUBONNE

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, A son choix ;
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher
Sans chercher
Le danger ?
On meurt à ses yeux sans espoir ;
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

545

550

JULIE *(après avoir dansé un seul couplet)*

Vous êtes donc l'auteur de la chanson ?

CHARLOT

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés.
Par votre goût, sans doute, ils seront rejetés.

555

JULIE

Ils n'offensent personne... Ils ne peuvent déplaire ;
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère :
Ils ne sont pas pour moi.

560

CHARLOT

Pour vous !... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits !

JULIE

Une seconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

565

MADAME AUBONNE

Ils me font tous les deux un extrême plaisir.
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

(MAJEUR.)

JULIE RECOMMENCE À DANSER AVEC CHARLOT *(qui répète l'air)*

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.
Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.

570

Ah ! si de votre coeur
Il était vainqueur !

Quel bonheur !

575

Tout parle en ce beau jour
D'amour.

Un roi brave et galant,
Charmant,

Partage avec vous

580

L'heureux pouvoir de régner sur nous.

Elle donne des lois, etc.

On meurt à ses yeux sans espoir ;

On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III

Julie, Charlot, Le Marquis entre, et les voit danser, pendant que Madame Aubonne est assise et s'occupe à coudre.

LE MARQUIS

Meurt de ne les plus voir !... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis !

585

CHARLOT

Pourquoi non ?

JULIE

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre ; quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

590

LE MARQUIS

Il donne des leçons ! vraiment il en a l'air.
Profitez-vous beaucoup ? Et les payez-vous cher ?

JULIE

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris..., à danser comme lui ?

595

LE MARQUIS

Ouais !

(En montrant Julie.)

CHARLOT

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère 600
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer ;
Mon coeur le méritait, il l'osait espérer.
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,
M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême ;
Ses ordres sont sacrés, chacun doit les remplir 605
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

MADAME AUBONNE

C'est très bien riposté ; Charlot doit le confondre.

(Charlot le regarde fixement.)

LE MARQUIS

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon, je te défends... à toi,
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi. 610

MADAME AUBONNE

Quelle idée !

JULIE

Eh ! Comment faudra-t-il donc qu'il fasse ?

LE MARQUIS

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.

Je ne le puis souffrir près de vous... En un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

615

JULIE

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous ;
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

MADAME AUBONNE

Eh bien ! vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr... Monsieur, prenez-y garde :
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;
Mais...

620

625

LE MARQUIS

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE

Mais, monsieur...

LE MARQUIS *(menaçant Charlot)*

Si...

CHARLOT

Quoi ? Si ?

630

MADAME AUBONNE *(se mettant entre eux deux)*

Mes enfants, paix ! paix ! paix !
Eh, mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS

Sors d'ici tout à l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE

Et moi, j'ordonne qu'il demeure.

635

(En regardant Julie.)

CHARLOT

À tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi ;
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS

Ah ! c'en est trop, faquin.

CHARLOT

C'en est trop, je l'avoue ;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'âme assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

640

645

LE MARQUIS

Quoi ! Misérable...

JULIE

Encore !

MADAME AUBONNE

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place :
Tout ira bien ; cédez, quoique très offensé.

650

(Il sort.)

CHARLOT

Ma mère... j'obéis... mais j'ai le coeur percé.

MADAME AUBONNE

Ah ! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut ;
Je n'aurais pas beau jeu : c'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

655

SCÈNE IV

Julie, Madame Aubonne.

MADAME AUBONNE

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis :
Qu'ai-je fait ! non, ces noeuds sont trop mal assortis.

660

JULIE

Quoi ! tu me serviras ?

MADAME AUBONNE

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE

Ah ! que je te devrai !

665

MADAME AUBONNE

Ô fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant respectons l'allégresse ;
Trop de monde a présent entoure la comtesse ;
Comment parler ? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel ?

670

JULIE

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse :
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

MADAME AUBONNE

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler...
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

675

MADAME AUBONNE

Elle peut s'aveugler.

JULIE

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudents, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

MADAME AUBONNE

Hélas ! tout dès longtemps trompa mes espérances.

680

JULIE

Tu gémis.

MADAME AUBONNE

Oui, je suis dans de terribles transes...
N'importe... je le veux... je ferai mon devoir ;
Je serai juste.

JULIE

Hélas ! tu fais tout mon espoir.

685

SCÈNE V

Julie, Madame Aubonne, Babet.

BABET (*accourant avec empressement*)

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

MADAME AUBONNE

Je ne le sais que trop.

BABET

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins ; 690
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillants caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savants ;
Ce spectacle admirable attirait les passants ;
Les filles l'entouraient ; toute notre séquelle 695
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint faisant tous ces apprêts ;
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer, et Charlot, au contraire,
A dit que tout est bien. Le marquis en colère 700
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit :
Ce silence au marquis a causé du dépit ;
Il a tiré l'échelle, il a su si bien faire
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE

Ah ! Charlot est blessé ! 705

BABET

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché vraiment :
Il a dit de gros mots.

MADAME AUBONNE

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

710

JULIE

Je tremble.

SCÈNE VI

Julie, Madame Aubonne, Babet, Guillot.

GUILLOT *(en criant)*

Ah ! mon Dieu ! quel malheur !

BABET

Quoi ?

MADAME AUBONNE

Qu'est-il arrivé ?

715

GUILLOT

Notre jeune seigneur...

JULIE

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure ?

GUILLOT

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
À moins qu'il n'en revienne.

MADAME AUBONNE

Ah ! mon Dieu ! Que dis-tu ?

720

GUILLOT

Babet l'aura pu voir.

BABET

J'ai dit ce que j'ai vu.
Pas grand'chose.

MADAME AUBONNE

Eh ! Butor ! Dis donc vite, de grâce,
Ce qui s'est pu passer, et tout ce qui se passe.

725

GUILLOT

Hélas ! tout est passé. Le marquis là dehors
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

MADAME AUBONNE

Ah ! malheureuse !

JULIE

Hélas ! vous répandez des larmes.
Mais ce n'est pas Charlot ; Charlot n'avait point d'armes.

730

GUILLOT

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi très vertement.
L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : « Charlot, garde-toi bien
D'attendre monseigneur, il ne ménage rien ;
J'ai trop à mes dépens appris à le connaître ;
Va-t'en ; il ne faut pas s'attaquer à son maître. »
Mais Charlot lui disait : « Monsieur n'approchez pas. »
Il s'est trop approché, voilà le mal.

735

740

MADAME AUBONNE

Hélas !
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCÈNE VII

Les précédents, L'intendant.

L'INTENDANT

Non, il n'en est plus temps.

MADAME AUBONNE

Juste ciel que j'implore !

L'INTENDANT

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

745

MADAME AUBONNE *(en pleurant)*

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée ; et, presque au même instant,
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre et qu'on ne sorte,
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet,
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un coeur si sensible et si tendre ;
Épargnons une mère.

750

755

JULIE

Hélas ! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat ?
Je plains son fils... Le temps l'aurait changé peut-être.

760

L'INTENDANT

Il était bien méchant ; mais il était mon maître.

MADAME AUBONNE

Quelle mort ! et par qui !

L'INTENDANT

Dans quel temps, juste ciel !
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous !

765

JULIE

Hélas ! ma pauvre Aubonne,
Que deviendra Charlot ?

L'INTENDANT

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :
La justice est injuste.

770

L'INTENDANT

Ah ! les lois sont bien dures.

BABET (à Guillot)

Charlot serait perdu !

GUILLOT

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir :
On est gai le matin, on est pendu le soir.

775

BABET

Mais le marquis est-il tout à fait mort ?

L'INTENDANT

Sans doute ;
Le médecin l'a dit.

JULIE

Plus de ressource ?

780

GUILLOT *(à Babet)*

Écoute ;
Il en disait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer, et me voilà pourtant.

L'INTENDANT

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance ;
Mes enfants, au logis, gardez bien le silence.

785

GUILLOT

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

(Elle sort.)

MADAME AUBONNE

J'en mourrai... mais allons, le dessein en est pris.

BABET

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez madame.

GUILLOT

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE

Mon âme

790

D'une si bonne mère éprouve les douleurs.

Courons, allons mêler nos larmes à ses pleurs.

ACTE III

SCÈNE I

L'Intendant, Babet, Guillot, Troupe de gardes, Charlot, au milieu d'eux.

CHARLOT

J'aurais pu fuir, sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT

La justice est ici. Madame la Comtesse
Sait la mort de son fils ; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur !

795

GUILLOT

Il devait en user comme moi,
Ne se point revancher, imiter ma sagesse ;
Je l'avais averti.

800

CHARLOT

J'ai tort, je le confesse.

BABET

Quel crime a-t-il donc fait ? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux ?

GUILLOT

Elle a toujours raison, c'est très bien dit.

805

CHARLOT

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère.
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux ?

L'INTENDANT

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT

Quoi ! ta mère est complice ?

810

BABET

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot pour bien faire.

(À l'intendant.)

CHARLOT

Elle ne vent plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas mon auguste maîtresse ;
Et que je plains Julie ! elle avait la tendresse

815

De monsieur le marquis ; et mes funestes coups
 Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
 Non, je ne veux plus voir ce château respectable,
 Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable. 820
 Vous, monsieur, si jamais dans leur triste maison,
 Après cet attentat, vous prononcez mon nom,
 J'ose vous conjurer de bien dire à madame
 Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon âme,
 Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir ; 825
 Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir :
 Daignez en dire autant à la noble Julie.
 Hélas ! dans la maison mon enfance nourrie
 Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs.
 Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs, 830
 Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle...
 Adieu... Conduisez-moi.

L'INTENDANT

Que cette fin cruelle,
 Que ce jour malheureux doit bien se déplorer !

GUILLOT

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer. 835
 Qu'on aime ce Charlot ! Charlot plaît, quoiqu'il fasse.
 On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *(à ceux qui emmènent Charlot)*

Messieurs, de grâce,
 Ne l'enlevez donc pas... suivons-le au moins des yeux.

GUILLLOT

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

840

SCÈNE II

Julie, L'Intendant.

JULIE

Ah ! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie ;
Ses femmes à l'envi, les miennes, tour à tour,
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle !
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

845

L'INTENDANT

Elle éprouve elle-même un funeste embarras ;
Par une fausse porte elle s'est éclipsée :
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée ;
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

850

JULIE

Pourquoi nous fuir ? pourquoi de nous se défier ?
Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grâce,
Son grand coeur doit la faire.

L'INTENDANT

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :

855

L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur
Où l'État, déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

860

JULIE

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas ! de cet affreux malheur ;
Ne me reprochant rien, dans ma simple candeur,
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant
A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi galant autant que juste ;
Je n'avais répété ce menuet que pour lui ;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

865

870

L'INTENDANT

Dieu le veuille !

SCÈNE III

Julie, L'Intendant, Babet.

BABET

Au secours ! ah ! mon Dieu, la misère !
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

875

JULIE

Quoi ! Babet ?

BABET

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE

Ô ciel !

880

BABET

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas ! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis ;
On ne dansera point, plus de fête... Ah ! Madame !
Que de maux à la fois !... tout cela perce l'âme.

885

JULIE

Charlot est en prison !

L'INTENDANT

Cela doit aller loin.

BABET

Hélas ! de le sauver prenez sur vous le soin :
Chacun vous aidera ; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

890

L'INTENDANT

Hélas ! je doute fort qu'il y soit bien longtemps.

JULIE

Madame sort déjà de ses appartements.
Dans quel accablement elle est ensevelie !

SCÈNE IV

Les Précédents, La Comtesse soutenue par deux suivantes.

LA COMTESSE

Mes filles, laissez-moi ; que je parle à Julie ;
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

895

(Ils sortent.)

L'INTENDANT *(à Babet)*

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

LA COMTESSE *(se jetant dans un fauteuil)*

Ô ma chère Julie ! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas... je n'ai que vous au monde.

JULIE

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

900

LA COMTESSE

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée !
Ah ! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE

Je pleure votre sort... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE

Le roi même en ces lieux devait vous marier :
Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire !
Ah, Julie !

905

JULIE

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs ?

910

LA COMTESSE

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte :
Il plaindra les horreurs où mon âme est ouverte,
Il aura des égards ; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point... tout a changé de face.

915

JULIE

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grâce ?

LA COMTESSE

Il est bien criminel.

JULIE

Il s'est vu bien pressé ;
À ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE (*en pleurant*)

Il devait fuir plutôt.

920

JULIE

Votre fils en colère...

LA COMTESSE (*se levant*)

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel ! tuer mon fils !
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraissant point le condamne elle-même.

925

JULIE

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE

Je l'aimais tendrement ; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE

Faudra-t-il qu'il périsse ?

930

LA COMTESSE

Quoi ! Deux morts au lieu d'une !

JULIE

Hélas ! notre nourrice
Ferait donc la troisième.

(On entend du bruit.)

LA COMTESSE

Ah ! Je n'en puis douter.
Elle est mère... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas ! ne parlons point de vengeance et de peine ;
Ma douleur me suffit.

935

JULIE

Quelle rumeur soudaine !

(derrière le théâtre)

LE PEUPLE *(derrière le théâtre)*

Vive le Roi ! Le Roi ! Le Roi ! Le Roi ! Le Roi !

SCÈNE V

Les Précédents, Madame Aubonne.

MADAME AUBONNE

Ce n'est pas lui, madame, hélas ! ce n'est que moi.

940

J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue,
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue ;
J'avais pris des chevaux ; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

945

LA COMTESSE

Quoi ! Malheureuse ! As-tu paru devant le roi ?

MADAME AUBONNE

Madame, je l'ai vu tout comme je vous vois :
Ce monarque adoré ne rebute personne ;
Il écoute le pauvre, il est juste, il pardonne :
J'ai tout dit.

950

LA COMTESSE

Qu'as-tu dit ? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours !
Laisse-moi.

MADAME AUBONNE

Non, sachez cet important mystère :
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

955

LA COMTESSE

Où suis-je ? juste Dieu ? pourrais-je m'en flatter ?
Ah, Julie ! entends-tu ?

JULIE

J'aime à n'en point douter.

MADAME AUBONNE

Hélas ! vous auriez pu sur son noble visage 960
Du comte de Givry voir la parfaite image.
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la Ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière : 965
Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras ;
Ce malheureux enfant touchait à son trépas :
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait. 970
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler ; 975
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE

Julie ! heureux jour ! heureux crime !

JULIE

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI

Les Précédents, Le Roi et toute sa cour, Charlot.

LE ROI

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry, 980
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends grâce au ciel dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère ; 985
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux ;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire ;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire, 990
Votre fils combattra, madame, à mes côtés.
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE

Adorons des Français le vainqueur et le père.